

CONTRIBUTIONS SÉMASILOGIQUES AUX ÉTUDES DE LA LANGUE DE JEAN MOSCHOS

La langue de Jean Moschos, écrivain ecclésiastique du VI-e siècle et auteur de l'ouvrage intitulé „Le Pré spirituel“, est très proche de la langue parlée de cette époque-là, ce qui lui donne un intérêt spécial. Ce sont surtout sa syntaxe et son style qui sont intéressants, mais son vocabulaire offre aussi plusieurs nouveautés à noter. Puisque la langue de Jean Moschos n'a jusqu'à présent jamais été étudiée en détail, il ne peut pas être surprenant, si on trouve chez lui des mots qui sont employés dans un sens différent du sens classique, sans qu'on puisse trouver ces différences notées dans les dictionnaires. Chez d'autres mots ce n'est que la construction qui a changé, tandis que le sens en est resté le même.

Je n'ai pas l'intention de traiter ici tous les mots employés par Jean Moschos dans un sens nouveau, je veux seulement attirer l'attention sur ceux qui sont restés inaperçus¹⁾.

Le v. ἀναπαύεσθαι est employé chez Moschos p. 3093 A avec le sens de „se contenter, être satisfait“: Συνέβη δὲ αὐτὸν... ἀγαπῆσαι παῖδά τινα τοῦ πλοίου, ὅστις ἐποίει αὐτοῦ τὴν ὑπηρεσίαν, καὶ ἀνεπαύετο καὶ αὐτὸς παρ' αὐτοῦ ἐσθίων ἐξ ὧν ἤσθιεν. Ἱστορικὸν λεξικὸν τῆς Νέας Ἑλληνικῆς (Ἐκδοσις Ἀκαδημίας) connaît ce sens tant à l'actif (= satisfaire) qu'au moyen de ce verbe et cite s. v. plusieurs exemples appartenant aux différents dialectes du grec moderne. Voici un de ses exemples pour le moyen: Ἴγὼ μὲν ἰκατὸ δράμια κρασὶ ἔς τοῦ τραπέζι μ' δὲν ἀναπαύουμι (Ζαγορά en Thessalie). Pour l'actif il atteste cet usage aussi pour le moyen-âge (Spanéas v. 427, éd. Wagner, p. 18), mais il ne dit rien pour le moyen. Jean Moschos nous offre cependant un exemple au moyen, mais ce qui est important, c'est que cet exemple est le plus ancien exemple connu du nouveau sens de ce verbe.

On trouve la locution βάλλειν τὴν χεῖρα dans le sens de „se mettre à“ à la p. 3012 A Ὁ δὲ φιλόμαρτυς... Εὐλόγιος μετὰ πολλῆς προθυμίας ἔβαλε τὴν χεῖρα, καὶ ἤγειρεν τὸν τούτου ναόν.

¹⁾ Quelques uns sont étudiés dans l'ouvrage de D. Tabachovitz, Études sur le grec de la basse époque, Uppsala 1943, d'autres sont notés surtout chez Sophocles, Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods, Cambridge—London—Oxford 1914.

²⁾ Studien zur Sprache der apokryphen Apostelgeschichten, Uppsala 1926, p. 77.

Ce tour de phrase à cette valeur n'est pas mentionné dans les dictionnaires. Il a pourtant dû être vivant dans la langue parlée, puisqu'on l'emploie aujourd'hui encore. Ἱστορ. λεξ. τῆς Νέας Ἑλλ. s. v. βάλλω cite: "Ἐβαλα χέρι ἢ χερικὸ (= ἤρχισα) (Πελοπν. [Ἀρκαδ.]);" Ἐβαλα σέριν (ἤρχισα ἢ συμμετέσχον) (Κερασσοῦς) etc. A part de ce sens, la locution en question peut avoir aussi d'autres significations apparentées. Le v. βάλλω à valeur intransitive peut aussi avoir, à lui seul, le sens de „commencer, se mettre à“. Cette nuance de sens est mentionnée dans le dictionnaire de Sophocles cité ci-dessus et traitée par Ljungvik²⁾ et Linnér³⁾.

Διαλείπειν τινός, „interrompre, cesser quelque chose“. Quand on employait le v. διαλείπειν dans ce sens, on le construisait d'habitude avec le participe du verbe, qui exprimait l'action qu'on est en train d'interrompre. Dans l'ouvrage de Jean Moschos on trouve cependant un exemple, où le v. διαλείπειν dans le même sens est construit avec le génitif de l'infinitif: p. 2912 C ἐποίησεν ἐξήκοντα χρόνους ἐν τῷ μοναχικῷ, μηδέποτε διαλείπων τοῦ κλαίειν.

Le v. διέρχεσθαι a le sens de „lire, parcourir en lisant“ à la p. 3104 C Παρέβαλεν ἡμῖν γέρων ἐνάρετος καὶ ἀναγιγνωσκόντων ἡμῶν εἰς τὸ παράδεισον τὰ ἀποφθέγματα τῶν ἁγίων Πατέρων· ἡγάπα γὰρ ὁ γέρων πάντοτε διέρχεσθαι αὐτὰ κτλ. Cette signification n'est pas notée dans les dictionnaires, à l'exception de Thesaurus linguae Graecae de Stephanus, qui dit s. v. διέρχομαι: Dicitur vero et διέρχεσθαι a Platone Percurrere legendo. Mais malheureusement Stephanus le dit sans nous donner la référence et sans citer le texte. Puisque aucun autre lexicographe ne connaît cet emploi de Platon, la note de Stephanus a l'air trop incertain et insuffisant pour pouvoir attester un tel emploi dans le grec classique. Dans le grec moderne, il est possible, mais plutôt dans la langue littéraire que dans la langue parlée.

Dans deux passages le v. ἐνδιδόναι se trouve dans un sens un peu inattendu: p. 2877 Β Παρακαλούμενος δὲ ὑπὸ πάντων, ὥστε ἐνδοῦναι μικρὸν τοῦ πένθους οὐκ ἐπέιθετο (la version latine dans l'édition de Migne: ut aliquantum quiesceret et a fletu temperaret) et p. 2880 Α Διὰ τοῦτο οὖν . . . οὐ δύναμαι ἐνδοῦναι τοῦ κλαίειν. Il faut traduire ici le verbe en question par „finir de, interrompre, s'abstenir de“. Les deux fois le v. ἐνδίδωμι est construit avec le génitif.

Avant d'avoir à notre disposition d'autres exemples, où le v. ἐνδίδωμι serait employé dans ce même sens ou bien dans un sens apparenté, il est difficile de dire avec sûreté, comment ce sens s'est développé et quel fut le point de départ de cette construction. Mais il est évident qu'il faut expliquer le nouveau sens en partant de la valeur apparemment intransitive au sens de „se laisser aller“. Quand on voulait préciser à quoi on se laissait aller, c'est à dire la direction dans laquelle quelqu'un voudrait céder, on construisait le v. ἐνδίδωμι avec le datif ou avec la

³⁾ Syntaktische und lexikalische Studien zur Historia Lausiaca des Palladios, Uppsala 1943, p. 111.

préposition *πρός* et l'accusatif. Il est donc possible que, dans le cas où l'on voulait exprimer de quoi quelqu'un voudrait se libérer ou s'éloigner, donc la direction opposée de la précédente, on construisit le v. *ἐνδίδωμι* avec le génitif *separationis*, comme on le trouve dans nos exemples. C'est la chose à interrompre qui est exprimée par le génitif.

Ἡμεροῦσιον. Tous les dictionnaires interprètent l'adj. *ἡμεροῦσιός* ou *ἡμερήσιος* par „journalier, quotidien, d'un jour“. Mais Jean Moschos emploie à la p. 3064 B l'accusatif du neutre *ἡμεροῦσιον* comme adverbe au sens de „un jour“. Si le texte de l'édition de Migne est bon, nous avons ici un exemple de cet adverbe d'une valeur jusqu'ici non observée. Je cite ici un passage un peu plus long, pour qu'il n'y ait pas de doute sur le sens: *Καὶ πέμπει ὁ βασιλεὺς καὶ διαρπάζει τὴν οἰκίαν μου καὶ ἀπὸ ὑποκαμίσου ἀνασπᾶ με ἐν Κωνσταντινουπόλει, καὶ δίδωσί με εἰς τὸ δεσμωτήριον, καὶ ποιῶ ἱκανὸν χρόνον μετὰ τοῦ παλαιοῦ καμισίου. Ἡμεροῦσιον δὲ ἤκουσα, ὅτι ὁ βασιλεὺς βούλεται ἀποκτεῖναι με. Καὶ λοιπὸν ἀπεῖπον τῆς ζωῆς μου κτλ.* Le sens est clair: Il a passé dans la prison un temps assez long et puis, „un jour“, il a entendu dire que le roi voulait le condamner à mort, c'est pourquoi il a désespéré. Le traducteur latin, ayant lui aussi compris ainsi, dit: *die quadam audio*.

Parmi les valeurs nombreuses du v. *ἰστάναι* il y a aussi le sens de „causer, faire“ attesté depuis Homère, p. ex. II. N 336 *Κονίης μεγάλην ἰστᾶσι δμῖχλην*, Od. Λ 314 *φυλόπιδα στήσειν* etc. Ce sens a été le point de départ d'une autre nuance sémantique, encore plus éloignée du sens primitif du verbe en question et encore plus large; c'est la nuance de „réaliser, effectuer, accomplir“. Elle n'a pas été observée par les lexicographes, mais on la trouve chez Jean Moschos p. 3108 B *Καὶ γὰρ οὐκ ὀφείλομεν μόνον στήσαι τὸ κακῶς ὄρισθὲν ὑφ' ἡμῶν, ἀλλὰ καὶ μᾶλλον μετανοεῖν καὶ θλίβεσθαι ἐφ' οἷς κακῶς ὀρίζομεθα καθ' ἑαυτῶν* et dans le même chapitre un peu plus loin: *Καὶ γὰρ Ἡρόδης εἰ μετενόησεν καὶ μὴ ἔστησεν τὸν ὄρκον αὐτοῦ κτλ.*

Curieux et probablement isolé est l'emploi que fait Moschos du v. *καταισχύνειν* à la p. 3077 A *Ὁ Θεὸς καὶ σὲ σώσει καὶ ἐμὲ μὴ καταισχύνῃ ἀπὸ τῆς ἐμαυτοῦ ἐλπίδος*. La tradition du texte ne paraît pas très sûre, mais, dans ce contexte, le v. *καταισχύνειν* a le sens de „rendre honteux et tromper dans“. Ainsi la version un peu plus libre de notre passage serait la suivante: Que Dieu ne me rende honteux en me privant de mon espoir (c'est à dire, de mon espoir dont j'étais fier et que je voulais peut-être transmettre aux autres, c'est pourquoi je me couvrirais de ridicule, si cet espoir se montrait vain).

Ce n'est pas seulement le sens qui est inusité, mais c'est aussi la construction *καταισχύνω τινὰ ἀπὸ τίνος* qui paraît arbitraire et donne l'impression d'une locution abrégée au sens condensé. *Ἄπό* avec le génitif exprime ici la chose dont quelqu'un est privé (dans notre cas de la réalisation de l'espoir), nous devons donc voir dans cette expression un génitif de séparation périphrastique.

L'adj. *κύριος* a chez Jean Moschos une signification nouvelle qui n'est pas notée dans les dictionnaires. On lit à la p. 3033 A *ἐπειδὴ*

πολλῶν φόνων κύριος ὑπάρχω. Κύριός τινος a dans ce passage la valeur très claire de „coupable de“. Pour cette valeur, je peux citer encore un autre exemple que j'ai trouvé chez Léontios de Naples (VII-e s.): Vita Ioann. 32,12 (éd. Gelzer) ἐὰν πᾶσιν, οἷς ἀκούομεν, θέλομεν πιστεῦειν, πολλῶν ἁμαρτιῶν γινόμεθα κύριοι.

Le ν. σφζω se lit à la p. 3073 B dans un contexte qui nous suggère de l'interpréter par „cacher“, donc par un sens différent du sens classique de σφξειν. L'interprète latin a compris et rendu ainsi le passage en question, qui est conçu comme suit: Ἰπαγε, κύριε ὁ νομικέ, σῶσον τὸν χάρτην ἐν σίτῳ ἢ ἐν κριθῇ. Aujourd'hui encore, le verbe σφζειν peut avoir cette valeur, mais c'est plutôt rare.

Ljubljana.

Erika Mihevc.